

Denis CLARINVAL

# L'HOMME ECLATE



## L'HOMME ÉCLATÉ

Sous les murailles d'un soir couleur de sang figé, l'homme s'avance, éclaté,  
Ses membres s'éparpillent dans la poussière des routes,  
Son âme fuit, par éclats, dans les miroirs sans tain du monde.  
Un vent noir l'accompagne, muet, sans visage, sans voix,  
Et dans ses yeux brûle encore la cendre des anciens songes.  
Il cherche à rassembler ce qui fut un jour son nom,  
Mais les syllabes se fendent comme des verres de gel.  
Des enfants jouent, loin, avec ses ombres cassées.  
Il tend la main, et ne sent plus le poids de sa chair,  
Seulement le froid immense du monde qui s'éloigne.

Tout se défait : le souffle, la pensée, la parole qui se rompt.  
Une lumière pâle découpe sur les murs des visages d'argile.  
Chaque fragment de lui saigne d'une mémoire étrangère.  
Sous la pluie, le pavé reflète les restes d'un regard.  
Il se souvient d'un cri, d'une sœur, d'une maison sans toit.  
Mais le souvenir aussi se brise, et devient pierre.  
Des chiens errants flairent dans la nuit la trace de son pas.  
Le ciel, vaste blessure, s'ouvre comme un front en feu.  
Et la ville, muette, déploie sa folie sous les lampes.  
Ô solitude, dernier manteau des âmes disloquées !

Il n'a plus de centre, plus de cœur battant au fond du vide.

Les fleuves passent, lents, portant ses membres dispersés.  
Une lune tremble dans l'eau comme un œil sans paupière.  
Des voix anciennes murmurent : « Rassemble-toi, poussière ! »  
Mais plus rien ne revient, sinon l'écho d'un dieu absent.  
Dans le vent, il croit voir un ange, déchu, qui chancelle.  
Les collines s'inclinent sous le poids de son oubli.  
Et le ciel retombe, lourd, sur ses épaules éclatées.  
Le monde est un miroir brisé dont il lèche les tessons.  
Sa bouche saigne de vouloir encore dire ce qui est vrai.

Parmi les ruines du langage, il cherche une syllabe pure.  
Mais chaque mot qu'il prononce s'effondre dans le néant.  
Les lettres fuient, deviennent des oiseaux de nuit, sans demeure.  
Il voudrait prier, mais Dieu s'est tu dans les décombres.  
Alors il s'assoit, nu, face au silence des étoiles mortes.  
Un enfant passe, tenant dans ses mains une flamme, brève.  
L'homme tend les bras : la flamme s'éteint dans sa paume.  
Tout se tait, sauf un ruisseau qui parle à la terre.  
Et dans ce murmure, il entend son propre cœur, fendu.  
Une larme, tombée sur la pierre, devient miroir du monde.

Enfin, le vent le délie, poussière rendue à la poussière.  
L'homme s'efface, fragment après fragment, dans la nuit.  
Son nom se dissout dans le souffle même du néant.  
Et pourtant, au plus profond, quelque chose veille encore :  
Une lueur, faible, obstinée, comme l'œil d'un dieu blessé.

Elle dit que le monde tient, malgré la fracture.

Elle dit que l'éclat peut être une lumière, au cœur des ruines.

Alors le silence, soudain, devient vaste et vivant.

Et de ses cendres, un chant s'élève, long, immobile, pur :

Celui de l'homme dispersé, qui rejoint sa plénitude.

## SANS ISSUE

Dans la ruelle d'ombre où le vent ne respire plus, il marche,  
L'homme sans retour, chargé de ses propres ruines.  
Les murs se resserrent comme les doigts d'une main de pierre.  
Nulle porte, nulle fenêtre : seulement le souffle des morts.  
Sous ses pas, les pavés se fendent, et l'air devient pesant.  
Chaque pas retombe dans le silence comme une condamnation.  
La nuit s'épaissit, boit sa peur, s'enivre de son absence.  
Une cloche sonne au loin, mais nul clocher ne se dresse.  
Alors il comprend : le monde n'a plus d'horizon.  
Il n'y a pas plus d'ailleurs ; tout dehors s'est refermé.

Des visages passent, sans yeux, comme des éclats de mémoire.  
Ils l'appellent par un nom qu'il ne sait plus porter.  
Des oiseaux noirs traversent le ciel, sans cri ni direction.  
Une lampe s'éteint derrière une vitre embuée.  
Il tend la main vers ce qui pourrait être une sortie,  
Mais la lumière s'effondre avant d'atteindre le mur.  
Les pierres suintent une clarté froide, presque humaine.  
Un enfant dort dans un recoin du néant. Il ne respire pas.  
Les pas de l'homme s'effacent avant même d'être tombés.  
Et l'espace devient une gorge où tout se serre et se tait.

Il se souvient d'un champ, d'une rivière, d'un matin sans menace.  
Peut-être un rêve, ou la trace d'un monde ancien.

Mais tout ce qu'il effleure devient poussière et vertige.  
Ses mains, ses mots, son souffle même se fragmentent.  
Le ciel n'est plus qu'un plafond de fer, sans fissure.  
Les arbres se tournent vers lui, muets, accusateurs.  
Un feu lointain brûle dans la chair de son souvenir.  
Il veut crier, mais le cri s'étouffe avant même d'être né.  
Une brume bleue descend, couvre ses yeux ouverts.  
Il n'y a plus rien à perdre, car il n'y a plus rien à atteindre.

Alors il s'arrête, écoute le sang battre dans la pierre.  
Peut-être est-ce là le cœur du monde, ou bien le sien ?  
Un dernier souffle traverse la ruelle, emporte un mot.  
Ce mot s'éteint dans le vide, comme une prière brisée.  
Tout devient lent, opaque, presque beau de désespoir.  
Des ombres se penchent, tendent vers lui leurs mains brûlées.  
Mais il ne peut plus les voir : ses yeux sont devenus miroir.  
Il s'y contemple, ne se reconnaît pas, une ombre à peine !  
Le monde se referme sur cette image sans contours.  
Et la nuit, à nouveau, s'ouvre, pour mieux se refermer.

Dans le néant, immobile, un battement persiste encore.  
C'est celui du silence, qui pulse comme une flamme noire.  
L'homme n'a plus de nom, plus d'attente, plus de lieu.  
Il est la pierre, la brume, la ruelle sans issue.  
Et pourtant, au fond, quelque chose l'appelle encore.  
Non pas le salut, ni même la lumière, mais le simple être-là.

Un souffle, un reste, un rien qui veut durer.

Il ferme les yeux : la nuit devient plus vaste que la mort.

Et dans ce néant soudain vibrant d'une clarté muette,

Le monde se tait, oui, mais il ne s'éteint pas

## BLESSURE

Sous la peau du monde, quelque chose saigne, lentement, sans fin.

On croit que c'est la pluie, mais c'est le cœur de l'homme.

Chaque goutte qui tombe porte un visage effacé.

Les collines retiennent le cri, comme un souffle trop ancien.

Un enfant marche dans la poussière, portant un oiseau mort.

Il regarde le ciel, mais n'y voit que la cicatrice du vent.

L'air sent la rouille, les os, et l'oubli des prières.

Une cloche se brise au fond de la vallée muette.

Et la terre se retourne sur elle-même, malade de mémoire.

Tout est blessure ici et tout saigne de ne pouvoir guérir.

La nuit s'avance, longue comme une plaie sans rivage.

Des visages s'y reflètent, fendus par la même douleur.

On voudrait dire « je », mais la parole se fend.

Les lèvres s'ouvrent sur un abîme sans réponse.

Même le silence semble gémir sous la peau du monde.

Les étoiles, gouttes de feu, tombent dans les marais du ciel.

Le vent traîne une odeur d'hôpital et d'église vide.

Quelqu'un prie encore, à genoux dans la cendre.

Mais Dieu ne répond pas : il saigne aussi, peut-être.

Son sang se mêle à celui de l'homme et de la pierre.

Au matin, la blessure s'est faite lumière, sourde et pâle.

Une brume de sang voile les collines endormies.

Les arbres penchent, pleins d'une sagesse funèbre.  
Le fleuve charrie des reflets d'enfance et de mort.  
Un oiseau s'élève, puis s'abat, comme pris par les remords.  
Chaque pas de l'homme rouvre un peu plus la terre.  
Sous ses ongles s'accroche la poussière de ses pères.  
Il voudrait dormir, mais le sommeil a déserté.  
Un ange passe, traînant ses ailes déchirées.  
Il laisse derrière lui un sillage de lumière malade.

Parfois, la plaie s'apaise mais ce n'est qu'une ruse du temps.  
Elle respire, s'élargit, devient horizon du réel.  
Tout ce que nous aimons s'y perd, goutte après goutte.  
Les visages des morts s'y reflètent, tremblants, familiers.  
Un rire ancien résonne, brisé au fond du souvenir.  
On croit guérir, mais c'est la douleur qui s'endort.  
La paix n'est qu'une autre forme de la perte.  
Et l'amour, ce couteau, reluit dans le noir.  
Sous la peau de la chair, une lueur insiste :  
Celle de ce qui souffre, pour ne pas mourir.

Quand tout s'effondre, il reste cette entaille, lumineuse.  
Un passage mince où la nuit rejoint la vie.  
L'homme s'y tient, immobile, entre deux souffles.  
Il regarde couler le sang comme un fleuve de feu.  
Il sait que rien ne guérira, c'est aussi bien ainsi.  
Car la blessure seule nous relie au monde.

Elle est cette âme ouverte, la faille par où nous vient l'Esprit.

Et dans cette douleur qui ne veut pas finir, il demeure.

Debout, les yeux clos, traversé de lumière sombre,

Il devient enfin ce qu'il a toujours été : le vivant blessé.

## RUPTURE

Un cri fend la lumière et le monde se déchire.  
Les collines s'ouvrent comme des corps à vif sous la pluie.  
Rien ne tient, ni le ciel, ni la mémoire, ni les visages.  
Tout s'écarte, lentement, dans un bruit d'eau et de cendres.  
Un pont s'effondre, sans témoin, sur le fleuve muet.  
La terre chancelle, ivre d'avoir trop porté.  
Un vent d'exil traverse les maisons désertées.  
On entend dans les greniers le pas d'un dieu blessé.  
L'homme regarde, impuissant, la fracture du jour.  
Et son regard s'ouvre, immense, comme une blessure de verre.

Ce n'est pas la mort, bien pire : la perte du réel.  
Le temps se brise, s'étale en éclats de mémoire.  
Chaque instant devient un abîme minuscule.  
Les voix s'effacent avant même d'être entendues.  
Les rivières remontent leurs lits, cherchant la source perdue.  
Les arbres tremblent, eux aussi, d'une peur ancienne.  
Rien ne relie plus rien : les fils se sont rompus.  
Même la douleur ne sait plus où demeurer.  
Le cœur bat encore, mais ne trouve plus sa chair.  
Et dans ce vide, une clarté s'élève, d'un blanc absolu.

Alors commence la chute, lente, dans la beauté du désastre.  
Les murs sont translucides, le vent parle, syllabes brisées.  
Des anges aveugles descendent les escaliers du soir.  
Ils portent chacun une lampe, soufflée par la brume.

Le monde flotte, séparé de lui-même comme un rêve.  
Les hommes passent, sans poids, dans l'air figé du néant.  
Tout est doux, presque tendre, dans cette fin sans retour.  
Le sang devient lumière, les pleurs deviennent des pierres.  
On ne distingue plus rien, la perte de la délivrance.  
Et la chair elle-même devient un chant silencieux.

Mais de ce chant monte une plainte, fine, inexorable.  
C'est la voix du lien défait, de l'amour dispersé.  
Elle traverse le monde, longue comme une aurore froide.  
Les oiseaux la portent plus haut que les nuages vides.  
Un instant, tout semble s'unir à nouveau :  
La brume, le feu, le visage et le souffle.  
Mais déjà la faille s'élargit, et tout retombe.  
Le ciel s'éteint dans le regard d'un enfant sans nom.  
Le vent efface les traces sur le sable humide.  
Et le monde entier redevient souffle, sans contour.

Alors, au centre de la rupture, naît une paix étrangère.  
Non, pas le calme ! C'est l'abandon du sens.  
L'homme s'y tient, immobile, sur le seuil brisé du temps.  
Il ne cherche plus : il voit, dans la fracture, la clarté.  
Ses mains s'ouvrent, vides, et c'est leur force, unique.  
Le monde s'éloigne, mais demeure en lui, intact.  
Une étoile saigne au-dessus des collines dissoutes.  
Elle brûle sans fin, sans forme, sans dessein.  
Et dans sa lueur tremblante, tout s'accorde un instant :  
La rupture, la perte, le recommencement d'un monde oublié.

## RECOMMENCEMENT

La nuit s'est retirée, mais l'aube n'est pas venue.  
Une lueur grise coule dans les veines du monde.  
Les morts se lèvent, étonnés d'avoir toujours un corps.  
Les vivants chancellent, pareils à des spectres d'argile.  
Tout recommence, oui, mais dans un ordre qui se détraque.  
Les cloches sonnent faux, les eaux refluent vers leur source.  
L'homme s'éveille, mais son visage n'est plus le sien.  
Il porte en lui l'ombre de ceux qu'il a perdus.  
Un rire ancien revient, brisé comme du verre.  
Et déjà le jour s'effondre, avant même d'exister.

Chaque chose revient, mais vidée de son cœur.  
Les fleurs s'ouvrent sans parfum, les oiseaux sans cri.  
Le feu brûle sans chaleur, la mer sans profondeur.  
Tout ressemble à la vie, mais il en a perdu la flamme.  
Les gestes, répétés, sonnent creux dans l'air fissuré.  
Même la douleur semble rejouée, par habitude.  
Le sang se souvient, mais l'âme ne sait plus suivre.  
Un vent remue les feuilles de l'arbre mort.  
Et dans le ciel, la trace d'une main effacée  
Dessine à nouveau le contour du désastre.

Rien n'a changé, juste la fatigue, celle du recommencement.  
L'homme erre dans un décor qu'il reconnaît à peine.  
Chaque porte franchie s'ouvre sur la même pièce.  
Il y a toujours une lampe, un corps, un écho.

Le monde respire comme une bête égorgée.  
Le temps s'enroule sur lui-même, sans fuite.  
Et l'ombre du passé s'allonge sur l'avenir.  
Un enfant pleure, mais nul ne l'entend.  
La pluie retombe, goutte à goutte, sur la plaie du réel.  
Tout recommence, mais rien ne renaît.

Sous la peau du ciel, la même fracture qui saigne.  
Un dieu aveugle s'y cogne, impuissant à mourir.  
Les hommes bâtissent, détruisent, rebâtissent,  
Leur espoir est en miettes et leur foi de poussière.  
Ils parlent fort pour oublier qu'ils ne peuvent plus s'entendre.  
Leurs voix se heurtent et retombent dans la boue.  
Un instant, la lumière semble vouloir s'étendre.  
Mais ce n'est qu'un reflet dans l'eau souillée du temps.  
Et le vent, une fois encore, efface toute chose, néant !  
Tout, sauf la douleur de ne pouvoir finir.

Alors recommence la nuit, sans promesse et aucun sens.  
Le monde tourne sur son vide, docile à sa ruine.  
L'homme se tient debout, l'œil ouvert sur l'abîme.  
Il sait que rien ne s'achève, que tout persiste.  
Et c'est ce savoir-là qui le condamne.  
Et il avance, toujours, en emportant ses traces et son passé.  
Son pas réveille les morts et endort les vivants.  
La terre le porte comme un fardeau ancien.  
Et dans l'éclat dernier d'une étoile mourante,  
il murmure : « Recommencer, c'est ne jamais cesser de tomber. »

## CHUTE

Il n'y eut pas de cri, seulement l'effondrement, si long.  
Le monde se plia comme une étoffe trop lourde.  
Les arbres, un à un, s'inclinèrent vers la terre.  
Les fleuves reculèrent, avalant leur propre cours.  
Tout ce qui vivait devint poussière avant d'être mort.  
Et l'homme, debout encore, sentit sous lui le vide.  
Ses mains recherchaient l'air, pareil à l'animal blessé.  
Ses yeux voyaient trop, à travers la lumière brisée.  
Le sol disparut, non dans la nuit, juste une clarté.  
Et tout tomba, lentement, avec une douceur atroce.

La chute n'était pas un passage : elle était la loi.  
Rien ne l'arrêtait, pas même le désespoir.  
Les montagnes tombaient, mangées d'elles-mêmes,  
Les ciels dans les mers, les mers dans la mémoire.  
Chaque chose rejoignait son contraire, sans heurt.  
Le feu devint silence, la pierre devint souffle.  
L'homme, lui, chutait encore, sans nom, sans pensée.  
Et dans sa bouche ouverte vibrait un mot : assez !  
Mais le mot tomba aussi, se brisa dans le vent.  
Et le vent à son tour tomba, dans le néant muet.

Plus bas que le bas, il ne restait qu'un seuil.  
Là, le temps se plia sur lui-même comme un genou.  
Le passé s'ouvrait dans l'avenir, une béance dans l'abîme.  
Des anges retournés guettaient la fin du monde.

Leur regard était fait de miroir et de cendre.  
Ils ne jugeaient pas, ils constataient la chute.  
Tout ce qui fut se vidait de son nom.  
Même la mort semblait trop haute pour enfin l'atteindre.  
L'homme, suspendu, devint simple regard.  
Et ce regard tomba, lui aussi, dans l'invisible.

Alors s'étendit un silence plus vaste que la terre.  
Un silence sans écho, sans bord, sans pardon.  
On y entendait battre le cœur des étoiles mortes.  
Chaque battement disait : tu ne remonteras pas !  
L'espace, ouvert, s'était fermé comme un poing.  
Le monde entier tenait dans une goutte de nuit.  
Et dans cette goutte, l'homme tombait encore,  
Son ombre collée à son propre abîme.  
Plus rien ne pesait, ni chair, ni faute, ni destin.  
Seulement la lumière froide d'un éternel effacement.

Mais tout en bas, si bas que nul dieu n'y descend,  
Il sentit quelque chose battre encore dans le vide.  
Non la vie, non l'espoir, mais une persistance, nue.  
Une flamme sans feu, une parole sans bouche.  
Le souffle d'un monde qui refuse de s'éteindre.  
Il sut alors que la chute ne finirait jamais.  
Qu'elle était le mouvement même de l'être, sa vérité.  
Et dans ce savoir, il s'abandonna tout entier.  
Son cri muet rejoignit les étoiles en cendres.  
Et le néant, apaisé, s'ouvrit pour le recevoir.

## EPILOGUE

Frappe donc, démon de mes nuits sans sommeil,  
En plein cœur tes flèches, divin poison de mon errance,  
A genoux sur un chemin de pierres, tranchantes,  
J'implore : à quand le coup de grâce, à quand la fin  
De mes tourments ? A quand la paix des os récurés  
Par la terre, à quand l'immonde d'un linceul sur ma  
Chair ? Vanité ! Eternel le chemin qui ne conduit nulle  
Part, les jeux sont faits : pris au piège le rat ne montre  
Que ses dents ...

Dans les mains de la morte une rose que j'avais prise  
Sur le bord des regrets, jardin crépusculaire quand  
L'âme s'épuise en pleurs devant la tombe ouverte,  
Et le cercueil descend dans la panse de la terre,  
Aussi vide que mon cœur de cet amour maudit ;  
Sur les bords de l'étang noir le mage et de sang le  
Calice renversé sur la pierre, épines sur le front de  
La sœur, une larme a coulé sur le monde, cruel !

Vient-il à peine de naître que l'homme, déjà,  
Porte en lui la pourriture de sa mort annoncée,  
Rien de plus qu'un déchet qui attend qu'on le  
Chasse pour se fondre, enfin, dans l'oubli des égouts.

Ailleurs, pensées funestes ! La vie, de plus d'un souffle,  
A défié la mort, brisé sa lame, désarmé le bras de sa

Vengeance ; et voici l'homme, enfin debout, marchant

Sur le chemin de vie, la sienne, elle brille dans le creux de ses mains.